

Repenser le travail des femmes dans le monde agricole à partir du *care*

Rethinking Women's Work in Agriculture from a Care Perspective

Repensar el trabajo de las mujeres en el mundo agrícola a partir de la perspectiva de la Atención Primaria

Julie Francoeur

Numéro 72, printemps 2022

Arrêt sur image. La sociologie repensée par de jeunes chercheur.e.s au Québec

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1112389ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1112389ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de recherche sociologique

ISSN

0831-1048 (imprimé)

1923-5771 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Francoeur, J. (2022). Repenser le travail des femmes dans le monde agricole à partir du *care*. *Cahiers de recherche sociologique*, (72), 133–146. <https://doi.org/10.7202/1112389ar>

Résumé de l'article

Issue des travaux de Carol Gilligan et initialement axée sur la question du genre, l'éthique du *care* a bénéficié d'analyses qui lui ont permis de révéler son potentiel heuristique dans le champ de l'environnement et de l'agriculture. Cet article explore la manière dont la notion de *care* est actuellement mobilisée en tant que catégorie analytique dans des analyses féministes sur le travail agricole, avant de s'intéresser à la façon dont la notion est saisie par des agricultrices elles-mêmes pour rendre compte de leur définition du travail, dans ses éléments de rupture et de continuité avec les générations de femmes qui les ont précédées. Ce faisant, l'article appuie tout l'intérêt d'une conceptualisation en termes de *care* pour repenser le travail des femmes dans le monde agricole, par-delà la dichotomie entre tâches domestiques et agricoles qui a traditionnellement marqué la sociologie du travail invisible des agricultrices.

Repenser le travail des femmes dans le monde agricole à partir du *care*

JULIE FRANCOEUR

Jusqu'à relativement récemment, les femmes en agriculture ont reçu peu d'attention dans le champ des sciences sociales, sans doute un symptôme de l'androcentrisme des disciplines, qualifiées de « normâles » (*malestream*) par certaines¹. Si la sociologie rurale a connu un certain renouveau au moment de l'après-guerre, il a fallu attendre la décennie 1980 pour voir quelques travaux fondateurs publiés à leur sujet. Au Québec, le travail de Suzanne Dion (1983) – d'abord chercheuse en andragogie² à l'Université de Montréal, militante dans le développement des comités de femmes en agriculture, puis répondante à la condition féminine au ministère de l'Agriculture – a permis de jeter les bases d'une compréhension unique de la réalité de travail de ces femmes en évaluant à 45 millions d'heures par année leur contribution directe à l'agriculture³.

On peut rétrospectivement s'étonner de ce que les femmes travaillaient autant d'heures dans des entreprises qu'on disait reposer entièrement sur le travail des hommes. Sous l'impulsion du rapport du Comité d'enquête pour la protection des agriculteurs et des consommateurs (1955), l'agriculture avait

1. Le terme aurait été utilisé pour la première fois par O'Brien (1981).

2. Science et pratique de l'aide éducative à l'apprentissage pour des adultes dont la formation générale a été de courte durée.

3. Le calcul de Suzanne Dion (1983) exclut le travail dit « domestique » des femmes qui, dans ses définitions les plus courantes, n'était pas (et n'est toujours pas) considéré comme du travail de nature agricole.

pris un tournant productiviste censé garantir aux consommateurs la satisfaction de leurs besoins alimentaires à bas prix, et aux agriculteurs (hommes) un revenu leur permettant de vivre intégralement de leurs activités et de subvenir aux besoins de leur famille. L'une des caractéristiques du modèle est qu'il reposait sur une division du travail entre les hommes et les femmes qui n'aurait pu exister dans les conditions de subsistance qui avaient prévalu jusqu'alors. En effet, alors qu'hommes et femmes avaient jusque-là assuré ensemble la subsistance de la famille en produisant la plus grande part de ce qui leur était nécessaire pour vivre – et en rapportant quelques surplus de la vente de biens ou de services⁴ –, l'agriculture moderne transformait l'homme en producteur agricole spécialisé (*i.e.* en pourvoyeur) et « dégradait » la femme en femme au foyer (*farmwife*)⁵.

Au moment où Suzanne Dion publiait son étude, il était de mise de parler d'économie du dévouement pour expliquer comment des heures aussi nombreuses pouvaient être assimilées à de simples « échanges de services » entre époux. Partant du rôle des femmes dans l'agriculture, plusieurs études décrivaient comment l'organisation du travail à la ferme (aux femmes le travail dit « domestique », aux hommes le « vrai » travail agricole) était largement déterminée par les rapports sociaux de sexe au sein de la famille (Rose-Marie Lagrave [1983 ; 1987] et Alice Barthez [1982 ; 1983] pour la France, Carolyn E. Sachs [1983] pour les États-Unis, par exemple)⁶. Bien que les femmes aient conduit des tracteurs et aient effectué de « vrais » travaux agricoles (physiques⁷), on considérait qu'elles ne faisaient qu'« aider » leur mari dans la production de commodités destinées au marché.

De l'eau a coulé sous les ponts depuis que les agricultrices se définissaient uniquement sur la base de la profession de leur mari et de l'aide qu'elles pouvaient leur apporter. Si le mariage ou la mise en couple avec un agriculteur demeure la principale voie d'accès à l'agriculture pour les femmes⁸, le

4. Différents auteurs ont montré l'apport des femmes à ces activités productives. Voir notamment Bouchard (1996).

5. Un processus que l'écoféministe allemande Maria Mies a déjà qualifié de *housewifization* du travail des femmes. Maria Mies et Veronika Bennholdt-Thomsen (2023).

6. Dans *Sex Roles In Contemporary American Communes*, Jon Wagner (1982) montrait qu'à quelques exceptions près, la situation des femmes à l'égard du travail agricole était la même au sein des communautés intentionnelles américaines, qui était également « un monde de maris et de mères » (*a world of husbands and mothers*).

7. Suzanne Dion (1983) estimait leur investissement dans le domaine de la production à 22 heures par semaine en moyenne, en plus du travail domestique ou familial, et du travail salarié (ou non) qu'elles effectuaient à l'extérieur de l'exploitation. À ce sujet, voir également Micheline Salmons (2001, p. 215) : « Les femmes dans l'agriculture française, en dépit de la modernisation, ont des activités dont la pénibilité physique et mentale sont importantes dans le domaine de la production. »

8. Selon le *Portrait de la relève agricole 2021*, le transfert familial d'une entreprise en activité demeure le mode d'établissement le plus populaire pour l'ensemble de la relève agricole. Les femmes sont cependant plus nombreuses que les hommes à s'établir de façon indépendante en démarrant leurs propres entreprises.

mot *farmwife* n'est plus trop acceptable pour la grande majorité d'entre elles. Une récente étude à laquelle j'ai participé avec le groupe de recherche que j'ai cofondé en 2020 – le Groupe de recherche sur le travail agricole (GRéTA) – a montré que la forte majorité des femmes en agriculture au Québec sont mariées ou en couple (90%), mais que seulement 9% s'identifient encore en tant que femmes/conjointes d'agriculteurs (GRéTA, 2023). Grâce aux progrès de la connaissance et aux luttes menées dans les années 1980 par les comités de femmes en agriculture – luttes animées par les résultats obtenus par Suzanne Dion dans le cadre de son étude⁹ –, les femmes sont désormais nombreuses à s'identifier en tant qu'exploitantes agricoles et à posséder des parts dans les entreprises agricoles familiales (28%, selon des données du Recensement de l'agriculture de Statistique Canada, 2021).

Alors que la recherche sur les femmes en agriculture s'est développée ces dernières années sous l'effet de ce que certains ont appelé « la féminisation de l'agriculture », très peu d'études ont cherché à réconcilier, sur le plan théorique, les différentes composantes du travail des agricultrices au sein des unités familiales. Mes réflexions actuelles portent sur l'intérêt d'une conceptualisation en termes de *care* pour repenser l'unité de ce travail, par-delà la ligne de partage traditionnelle entre travail domestique et travail agricole – une ligne de partage qui a été renforcée par le recours au concept de double journée (Hochschild, 1989), voire de triple journée (Peter *et al.*, 2000)¹⁰, pour décrire le travail familial qui s'ajoute *après* une journée de travail professionnel. Si le concept de travail domestique a initialement été développé dans les années 1970 pour rendre visible le travail accompli par les femmes au sein de la famille (et lui donner une « valeur travail »), on remarque que son usage en sociologie du travail agricole tend, à l'inverse, à renforcer l'invisibilisation du travail effectué par les femmes dans le domaine de la production, tout comme le concept de double journée ne permet pas de saisir l'intrication dans le temps et dans l'espace des activités de soin prises en charge par les femmes (Haicault, 1984), ainsi que l'illustrent Rachel V. Herron et Mark W.

En ligne : www.quebec.ca/agriculture-environnement-et-ressources-naturelles/agriculture/devenir-agriculteur/portrait-releve-agricole

9. Pour aller plus loin, voir Francoeur (2023b).

10. Ainsi que je le mentionne dans Francoeur (2023a), Gregory Peter et al. (2000) ont rencontré Kathy, une agricultrice dans l'État de l'Iowa, aux États-Unis. À la suggestion de l'équipe, Kathy a lu *The Second Shift* (1989), le classique d'Arlie Hochschild duquel nous vient cette idée de double journée (de travail) des femmes qui cumulent journée professionnelle et journée domestique. Ne se reconnaissant qu'à moitié dans l'analyse de Hochschild, Kathy a indiqué aux chercheur-euse-s que les agricultrices comme elle (elle occupait un emploi salarié à l'extérieur de la ferme) étaient, dans les faits, exposées à une triple journée : travail à la ferme, responsabilités familiales, travail à l'extérieur de chez elles.

Skinner (2012) dans leur étude sur les rôles et responsabilités des agricultrices canadiennes en matière de *care*¹¹.

Issue des travaux de Carol Gilligan (1982) et initialement centrée sur la question du genre, l'éthique du *care* a bénéficié d'analyses plus récentes dans le champ de la sociologie (Paperman, 2013), de la philosophie (Pulcini, 2013), des sciences politiques (Tronto, 2013) et de la psychologie (Molinier, 2013). Avec Sandra Laugier (2012), elle a montré son potentiel heuristique dans le champ de l'environnement et, par là, dans le champ de l'agroécologie¹². La place grandissante qu'elle occupe dans les discussions entourant la présence des femmes en agriculture – particulièrement au sein des entreprises en démarrage et des autres petites entreprises en agriculture soutenue par la communauté (ASC)¹³ – est révélatrice de l'attention portée par la nouvelle génération de chercheuses aux pratiques agricoles « plus humaines », « plus économiques » ou encore « plus respectueuses de l'environnement » revendiquées par la relève agricole féminine, dans un contexte marqué par des crises multiples. Suivant cette position, la plupart des travaux qui ont lié *care* et féminisation de l'agriculture se sont attachés aux motivations exprimées par les femmes, laissant généralement de côté la question de la « valeur travail » des pratiques quotidiennes.

M'inscrivant dans le prolongement de ces travaux, je m'intéresse au potentiel heuristique de ce concept de *care* pour étudier les relations entre les différentes composantes du travail des agricultrices, composantes nécessaires à la « famille-exploitation » (Lagrave, 1983) qui ne sont pas vécues séparément par les agricultrices elles-mêmes, ainsi que le suggère leur incapacité à identifier et à quantifier finement leurs activités de travail sur la base des catégories généralement fournies par la recherche (travail domestique/travail agricole)¹⁴. Je propose d'explorer la manière dont la notion de *care* – inexistante ou largement sous-théorisée au moment des premières études sur les femmes en agriculture dans les années 1980 – est actuellement mobilisée en tant que catégorie analytique dans certaines analyses féministes sur le travail agricole – en particulier sur le travail agricole en ASC – pour rendre compte des motivations des femmes à travailler en agriculture, avant de distinguer

11. Rachel V. Herron et Mark W. Skinner (2012) ont fait état des allers-retours incessants entre la ferme et les autres lieux (maison, village) que ce travail suppose.

12. Voir notamment la contribution de la philosophe Catherine Larrère, qui insiste sur l'incompatibilité entre le *care* et la *wilderness*, le *care* environnemental ne s'exerçant pas sur la nature sauvage, mais dans un « jardin ». Catherine Larrère (2012, p. 233-261).

13. Agriculture fondée sur un système de partenariat qui permet de mettre en pratique la protection de l'environnement, la solidarité sociale et d'accepter de partager les risques et les bénéfices que représente la production agricole. Les paniers bios sont une variante dans la formule ASC, en vertu de laquelle les gens s'abonnent et paient d'avance un producteur agricole pour recevoir, selon les conditions fixées et à un point de chute précis, une quantité déterminée de denrées.

14. Voir par exemple les critiques adressées aux enquêtes budget-temps. Legarreta Iza (2009, p. 106-112).

mon propre travail de recherche auprès d'agricultrices, qui m'a amenée à m'intéresser à la façon dont cette thématique est saisie par les femmes elles-mêmes pour rendre compte de leur propre définition du travail, dans ses éléments de continuité et de rupture avec les générations de femmes qui les ont précédées. À cet égard, la réflexion ouvre de nouvelles perspectives susceptibles de mieux comprendre et de contrer l'invisibilisation historique des femmes en agriculture, qui se traduit encore aujourd'hui par une dévalorisation persistante de leur contribution à l'agriculture (Alston *et al.*, 2018).

Les interprétations du *care* dans la littérature contemporaine sur le travail agricole

Un des constats issus de la littérature féministe sur le travail agricole a permis de mettre en relief la forte présence des femmes au sein de l'ASC ainsi qu'au sein de circuits de distribution qui impliquent un contact direct avec la clientèle (marchés publics, kiosque à la ferme, etc.). Si ce choix d'orientation est souvent présenté comme une façon pour les femmes de combiner leur aspiration à une agriculture « plus humaine », « plus économique » ou encore « plus respectueuse de l'environnement » et la possibilité d'entrer dans le métier en réponse aux changements survenus dans le secteur agricole au cours des dernières décennies, les chercheurs Stevens Azima et Patrick Mundler¹⁵ (2022) ont expliqué la forte présence des femmes dans ces circuits, et dans l'ASC en général, par leur attachement aux valeurs de *care* qui sous-tendent ces initiatives. Elles auraient une expérience et une compréhension uniques de l'agriculture de proximité, fondées sur un désir d'établir des relations attentionnées avec les consommateurs (*a desire for caring relations*) (p. 19). À partir d'un sondage effectué auprès d'hommes et de femmes engagés dans la vente en circuits courts au Canada, ils ont pu montrer que les femmes sont plus motivées que les hommes par la possibilité d'interagir en face à face avec leurs clientes, et qu'elles considèrent ces interactions comme étant *significatives*.

Cherchant à ancrer la motivation des femmes pour le *care* dans des pratiques agricoles concrètes, Nathalie Bissonnette¹⁶ (2019, p. 91) a observé que, pour certaines, « l'agriculture apparaît comme un terreau fertile “sur lequel on peut agir” pour préserver l'environnement », ou encore comme un moyen de prendre soin de la santé des gens.

Aux États-Unis, Lucy Jarosz (2011) s'est également intéressée à la manière dont les femmes en agriculture expriment leurs motivations pour le *care* – et pour le *self-care* – dans leur vie quotidienne. Sur la base d'entrevues réalisées

15. Département d'économie agroalimentaire et sciences de la consommation de l'Université Laval.

16. Conseil du statut de la femme.

entre 2003 et 2006 auprès d'hommes et de femmes engagés dans l'ASC dans l'État de Washington, elle a pu montrer que les femmes interrogées valorisent explicitement la réciprocité dans la « relation de soin » qui les unit à leur clientèle : en nourrissant les autres – et en entretenant des relations d'interconnaissance et de voisinage avec leurs clients –, elles se nourrissent elles-mêmes. Si les revenus sont modestes, l'attention portée à autrui l'emporte sur le volume, le rendement et les bénéfices ; elle traduit une attention à elles-mêmes et à leurs milieux de vie. Cette éthique du soin ne découle pas d'une « relation spéciale » (*special relationship*) que les femmes entretiendraient avec leur environnement, prévient Jarosz (2011, p. 319), mais émerge d'un désir conscient de vivre et de penser d'une manière qui améliore à la fois leur qualité de vie et celle des autres, tout en mettant en pratique la protection de l'environnement.

Les chercheur.euse.s états-unien.ne.s Rebecca C. Shisler et Joshua Sbicca (2019) ont souligné combien le fait de privilégier ce type de relations sur les rendements permet à des femmes de revendiquer une identité d'agricultrice qui remet en question le paradigme masculin d'agriculture conventionnelle. Dans « Agriculture As Carework: The Contradictions of Performing Femininity in a Male-Dominated Occupation » (2019), les auteur.trice.s décrivent le *care* comme la motivation principale des femmes qui adaptent une variété de travaux codifiés comme féminins (soin de la famille, service à la clientèle, etc.), ou d'aptitudes issues de leurs expériences de travail en dehors de l'agriculture (environnement, communication, etc.), pour faire de l'agriculture un espace de soin en décalage avec le modèle productiviste et patriarcal dominant. À rebours des postulats sur lesquels s'est érigée l'agriculture professionnelle dans l'après-guerre, les répondantes remettent en question la définition classique du travail agricole en réhabilitant certaines valeurs sociales et environnementales, et compétences « féminines » diversifiées, qu'elles considèrent comme constitutives du métier d'agriculteur : soigner les gens, la terre, l'environnement.

Si certains s'inquiètent des risques auxquels ce modèle expose les femmes (l'association femme-*care* peut apparaître comme une naturalisation qui risque de reconduire certains stéréotypes qu'on pensait derrière nous), d'autres estiment tout au contraire que l'ASC, en tant que pratique de soins (*as caring-practice*), peut offrir un moyen de transcender la dichotomie agriculteur-agricultrice en amenant un meilleur partage des tâches de *care* dans le domaine de la production. Dans « Gender and Resource Management: Community Supported Agriculture As Caring-Practice », les chercheuses états-uniennes Betty L. Wells et Shelly Gradwell (2000) indiquent que si les femmes

ont souvent été à l'origine des projets d'ASC, les hommes qui s'y sont engagés partagent avec elles certaines valeurs pourtant qualifiées de « féminines » par la culture dominante.

Cette idée semble également partagée par les sociologues Valéry Rasplus, Hélène Guétat-Bernard et Alexis Annes (2023), pour qui la disposition au *care* serait moins le propre des femmes que celui des personnes en agriculture biologique. Dans « *Caring Agricultural Practices and Landscape Perceptions among Organic Farmers from Gers, France* », ils discutent de l'importance des pratiques agricoles « plus attentionnées » (p. 114) dans la fabrique des paysages. Leurs données d'enquête collectées auprès de 10 hommes et 10 femmes en production biologique montrent que « la sensibilité et l'attention paysagère ne sont pas davantage réservées aux femmes que l'insensibilité et l'inattention ne seraient propres aux hommes » (p. 127). Hommes et femmes peuvent s'inscrire dans une démarche de *care*, dès lors qu'ils sont « dotés de fortes convictions environnementales » (p. 114). Pour eux, la ligne de fracture se situerait plutôt entre les bios et les conventionnels.

Pour la sociologue Carolyn E. Sachs et ses collègues (2016) – connues pour avoir jeté les bases théoriques d'un modèle agricole alternatif et « féministe¹⁷ » –, il n'y a pas d'évidence à l'effet que l'approche des femmes en matière d'agriculture soit singulièrement différente de celle des hommes. L'agriculture non conventionnelle pourrait intégrer un ensemble de valeurs qui incluent le respect du lieu et de l'environnement (*a caring for place and environment*), et les hommes pourraient eux aussi adhérer aux valeurs féministes et à une vision de l'agriculture qui transcende les valeurs patriarcales. Ces nouveaux modèles auraient le potentiel d'infléchir les identités masculines et féminines et de rebrasser les cartes du genre, par un mouvement qui reconnaîtrait aux hommes et aux femmes en ASC une éthique commune.

Le *care* saisi par les femmes en agriculture

À la suite des auteurs précités, je me suis intéressée à la manière dont la notion de *care* peut être mobilisée par les agricultrices elles-mêmes – notamment par celles en ASC – pour parler du travail qui les mobilise au quotidien. Pour ce faire, j'ai notamment entrepris d'explorer la manière dont certaines associent intuitivement leurs pratiques agricoles à des actes de soin. J'utiliserai ici l'exemple d'une maraîchère que j'ai rencontrée dans le cadre de mes travaux de recherche (Francoeur, 2023a), avant d'exposer quelques résultats

17. Le mot « féministe » est utilisé par les autrices, bien que toutes les femmes concernées par leur théorie ne se considèrent pas comme des féministes et que certaines ne soient pas à l'aise avec l'idée de considérer leur engagement en agriculture sous l'angle du genre.

issus d'une vaste enquête que j'ai menée ces dernières années sur la question des inégalités entre les femmes et les hommes au sein du travail agricole (GRéTA, 2023)¹⁸.

Fermière et épicière de famille, agronome et citoyenne écoféministe engagée dans sa communauté, Agathe¹⁹ envisage clairement son travail en termes de *care*, et elle le fait dans une perspective à la fois sociale, politique et environnementale. Elle se montre cependant consciente que l'étroite imbrication du travail et de la famille implique un risque d'autoexploitation pour les femmes. Elle dit avoir elle-même travaillé « la veille et le lendemain de ses accouchements » (p. 78). Au regard de cette citation qui montre la forme extrême que peut prendre la superposition des temps sociaux dans la vie d'une agricultrice (ici, celui de l'accouchement et celui du travail aux champs), on comprend l'échec des tentatives visant à séquencer de manière linéaire leur travail, que ce soit à l'échelle d'une journée ou à celle d'une vie (qui ne se vit pas selon les temporalités traditionnelles, marquées par des temps d'arrêt professionnel : congé de maternité, congé d'allaitement, etc.).

Ainsi que le note Tatiana Abatemarco (2018) dans son étude sur les femmes en ASC dans le Vermont, aux États-Unis, pour certaines, l'installation en agriculture est précisément une façon de résister à l'hyperséparation (*hyperseparation*) entre « le travail » et « la famille ». Cela explique en partie pourquoi nous avons trouvé que les préoccupations des jeunes femmes interrogées s'expriment moins en termes de conciliation travail-famille qu'en termes de charge mentale (GRéTA, 2023) – un concept forgé par la sociologue Monique Haicault (1984) dans les années 1980 – et récemment popularisé par la dessinatrice Emma (2017) pour parler des ressources cognitives sollicitées lorsqu'un individu partage son attention sur plus d'une tâche à la fois, ce qui arrive fréquemment avec les activités de *care*.

De façon intéressante, les travailleuses de rang (TR) que nous avons rencontrées²⁰ ont pu nous confirmer que la charge mentale accompagne typiquement le travail des agricultrices, et qu'elle se redouble avec l'arrivée des enfants, puisque ce sont elles qui doivent alors « jongler [pratiquement seules] avec les responsabilités de parents » (TR citée dans GRéTA, 2023, p. 144). À cet effet, nos données²¹ ont montré que les femmes consacrent deux fois

18. Cette recherche, réalisée pour le bénéfice du Secrétariat à la condition féminine avec mes collègues du GRéTA de l'UQAM, ne concerne pas uniquement les femmes en ASC. GRéTA (2023).

19. Nom fictif.

20. Il s'agit de professionnelles de la relation d'aide qui ont souvent grandi sur une ferme ou qui sont elles-mêmes agricultrices. Voir Union des producteurs agricoles (s.d.).

21. Questionné-e-s au sujet de leur temps de travail et de l'organisation du travail à la ferme, les répondant-e-s étaient amené-e-s à départager ce qui – dans leur entreprise comme dans leur famille – relevait de leur propre travail du travail de leur conjoint ou de leur conjointe. Ils devaient également mesurer le temps passé aux différentes tâches.

plus d'heures aux tâches dites « domestiques » que les hommes, bien qu'elles investissent tout autant d'heures qu'eux dans les tâches considérées comme étant de nature agricole. On a également retrouvé cette division du travail au sein de la relève (c'est-à-dire chez les agriculteurs et agricultrices de 40 ans ou moins), chez qui la division sexuelle du travail continue d'organiser les tâches : aux hommes reviennent les travaux des champs avec la machinerie ; aux femmes, les tâches administratives, la comptabilité, le secrétariat, la préparation des repas pour les travailleurs, le soin aux animaux, etc., en plus du travail dit « domestique » qui tarde à se masculiniser.

Les résultats sont sans équivoque : les femmes conservent l'essentiel de la charge du travail dit « domestique », en dépit de leur égale implication à titre de travailleuses agricoles. Dans les microentreprises – celles où les femmes sont particulièrement susceptibles d'être majoritaires ou propriétaires uniques, selon les données dont nous disposons (GReTA, 2023) –, les données du GReTA révèlent, par exemple, que, même si leur charge de travail proprement agricole y est comparable à celle des hommes (31 heures par semaine, en moyenne, contre 30 pour les hommes), les femmes consacrent 22 heures par semaine, en moyenne au travail dit « domestique », contre 9 pour les hommes, en plus de leur travail à l'extérieur des entreprises, souvent nécessaire pour payer les dépenses courantes du ménage. À cet égard, la situation des plus jeunes ne semble guère différer de celle de leurs aînées, et ce, peu importe la taille et le type d'entreprises dans lesquelles elles évoluent ; ce sont elles qui continuent à porter le poids de la charge mentale de la famille, laquelle constitue une préoccupation pour 68 % des femmes de moins de 40 ans, contre 33 % des hommes du même groupe d'âge.

En dépit des progrès réels accomplis au cours des 40 dernières années, on remarque que la situation des femmes à l'égard du travail agricole demeure prioritairement définie par l'absence de séparation entre leur vie professionnelle et leur vie familiale (GReTA, 2023) – une réalité qui ne concerne pas les hommes, puisqu'il n'en va pas de leur responsabilité d'aménager leurs horaires en fonction des contraintes familiales. Bien que recherchée par plusieurs jeunes agricultrices, cette perméabilité n'est pas sans conséquences sur la gymnastique mentale qu'elles doivent déployer au quotidien pour arriver à concilier les temps sociaux du travail agricole et des responsabilités familiales. On remarque également qu'une grande partie de ce que font les femmes se voit encore dénier la « valeur travail », du fait que ce travail partage un certain nombre de caractéristiques communes avec le travail domestique et qu'il est souvent exercé dans (ou à proximité de) la maison : disponibilité permanente, tâches peu explicitées, personnalisées et répétitives relevant du soin (à

l'animal, aux différentes variétés de légumes, etc.), morcellement et agrégation des tâches (par exemple, s'occuper des enfants et gérer les comptes de l'entreprise, en se faisant interrompre par la venue d'un fournisseur).

À la suite des pionnières de la sociologie du travail invisible des femmes agricultrices, mes travaux se sont attachés à rendre visibles les tâches effectuées par les femmes, autant dans la sphère domestique que professionnelle. Outre certains changements intervenus dans le contenu même du travail – on peut par exemple penser au nouveau travail d'accueil à la ferme, qui implique de répondre aux besoins de personnes extérieures à la famille, ou encore au passage au bio, qui vient avec de nouvelles charges administratives –, on remarque que les nouvelles générations de femmes continuent de se charger pratiquement seules des millions d'heures de travail considéré²² comme « domestique » (GréTA, 2023). Si on n'a plus tendance à les considérer comme des « femmes au foyer », elles demeurent de ce fait les principales responsables du ménage.

Conclusion

Les femmes dans l'agriculture au Québec (Dion, 1983), *Famille, travail et agriculture* (Barthez, 1982), *Celles de la terre* (Lagrave, 1987), *The Invisible Farmers* (Sachs, 1983) : si on ne devient pas agricultrice de la même manière qu'il y a 40 ans, les analyses produites par les pionnières de la sociologie sur les femmes en agriculture au Québec, en France et aux États-Unis demeurent toujours d'actualité aujourd'hui. En effet, malgré les évolutions du métier et de la société, le secteur agricole demeure fortement marqué par l'empreinte du travail familial et il continue d'apparaître aux femmes comme une façon de rompre avec l'hyperséparation des sphères professionnelles et familiales qui caractérise le monde du travail moderne, tout en actualisant leurs aspirations pour une agriculture « plus humaine », « plus économique » ou « plus respectueuse de l'environnement ».

Jusqu'à récemment, les agricultrices elles-mêmes étaient confrontées à une indisponibilité de mots ou de concepts pour faire sens de leur travail, qu'elles disaient avoir de la difficulté à nommer (Nicourt, 2014; Filippi et Nicourt, 1987). De même, les chercheuses peinaient à rendre intelligibles les différentes composantes des activités de travail des agricultrices à partir des catégories fournies par les sciences sociales, sans renforcer leur invisibilisation ou, du moins, sans en masquer certains aspects importants : travail agricole/travail domestique, double (ou triple) journée, etc. En dialogue avec

22. Comme l'indique la chercheuse Clémentine Comer (2021) en France, la question des arbitrages entre ce qui relève du « travail » et ce qui relève de la « famille » n'est pas sans poser de difficultés dans une profession exercée à domicile (espace domestique), où les temps sociaux du travail ne peuvent être que arbitrairement distingués.

des travaux existants, j'ai voulu discuter de l'intérêt d'utiliser la notion de *care* pour combler cette lacune herméneutique et parler du travail réalisé par les femmes dans l'agriculture aujourd'hui. Plus qu'une catégorie analytique mobilisée par la nouvelle génération de chercheuses pour parler des motivations de la relève agricole féminine, j'ai montré que le *care* est revendiqué par les agentes elles-mêmes, et qu'il permet de *penser ensemble* le travail dit « domestique » et le travail dit « agricole », voire d'interroger certaines des dichotomies sur lesquelles se fonde traditionnellement la sociologie du travail invisible des agricultrices.

Si la question du *care* et de la charge mentale qu'il implique soulève des questionnements sur le soutien à apporter aux agricultrices, elle interroge surtout notre capacité en tant que chercheuses à bien mesurer le travail effectué par les femmes à l'intérieur des entreprises agricoles, un enjeu désormais inscrit à l'agenda de plusieurs organisations. Cet enjeu méthodologique semble d'autant plus capital dans l'ASC, qui mobilise une série d'actes, d'activités et de compétences largement invisibilisés, si ce n'est complètement dévalorisés, dans l'agriculture plus conventionnelle (Foyer, Hermesse et Hecquet, 2020).

Enfin et peut être surtout, l'intérêt heuristique de ce concept de *care* repose sur sa dimension à la fois critique et politique, au sens où il a permis de visibiliser toute une série de tâches considérées comme subalternes et revaloriser la qualité des rapports aux autres, en mettant en valeur des formes jusqu'ici peu considérées d'attachement. Appliqué aux agricultures alternatives, il permet de voir des modes de relations au végétal (et au-delà) le plus souvent implicites, si ce n'est complètement passés sous silence, combattus ou refoulés dans l'agriculture plus conventionnelle (Foyer, Hermesse et Hecquet, 2020).

La mesure, selon laquelle la notion de *care* est à même de bien capturer la diversité des pratiques que ce type d'agriculture englobe, doit faire l'objet de recherches plus approfondies. Cet aspect de la recherche, qui n'en est qu'à ses balbutiements, devrait ainsi nous permettre de mieux cerner l'ampleur du travail impliqué.

Bibliographie

- Abatemarco, T. (2018). Women's Sense of Farming: Ecofeminism in Sustainable Farming and Local Food In Vermont, USA. *Gender, Place & Culture*, 25(11), 1601-1621. <https://doi.org/10.1080/0966369X.2018.1555144>
- Alston, M., Clarke, J. et Whittenbury, K. (2018). Contemporary Feminist Analysis of Australian Farm Women In the Context of Climate Changes. *Gender and the Social Dimensions of Climate Change*, 7(16), 172-191. <https://doi:10.3390/socsci7020016>

- Azima, S. et Mundler, P. (2022). The Gendered Motives and Experiences of Canadian Women Farmers In Short Food Supply Chains : Work Satisfaction, Values of Care, and the Potential for Empowerment. *Journal of Rural Studies*, 96, 19-31. <https://doi.org/10.1016/j.jrurstud.2022.10.007>
- Barthez, A. (1982). *Famille, travail et agriculture*. Paris : Economica.
- Barthez, A. (1983). Le travail familial et les rapports de domination dans l'agriculture. *Nouvelles Questions Féministes Paris*, 5, 19-46.
- Bissonnette, N. (2018). *La relève agricole féminine au Québec : remuer ciel et terre* [Rapport]. Conseil du statut de la femme.
- Bissonnette, N. (2019). *Les femmes en agriculture : cultiver les possibles* [Rapport]. Conseil du statut de la femme.
- Bouchard, G. (1996). *Quelques arpents d'Amérique : population, économie, famille au Saguenay, 1838-1971*. Montréal : Boréal.
- Comer, C. (2021). Les composantes morale et politique du travail parental des agricultrices. *Travail, genre et sociétés*, 45, 57-76. <https://doi.org/10.3917/tgs.045.0057>
- Comité d'enquête pour la protection des agriculteurs et des consommateurs (1955). *Rapport du comité d'enquête pour la protection des agriculteurs et des consommateurs* [Rapport]. Québec.
- Delphy, C. (2013, [1998]). *L'ennemi principal. T1 : économie politique du patriarcat*. Montréal : Syllepse.
- Dion, S. (1983). *Les femmes dans l'agriculture au Québec*. Montréal : La Terre de chez nous.
- Emma (2017). *Fallait demander*. <https://emmaclit.com/2017/05/09/repartition-des-taches-hommes-femmes>.
- Filippi, G. et Nicourt, C. (1987). Domestique-professionnel : la cohérence du travail des femmes des exploitations agricoles familiales. *Économie rurale*, (178-179), 47-52. <https://doi.org/10.3406/ecoru.1987.3817>
- Foyer, J., Hermesse, J. et Hecquet, C. (2020). Quand les actes agricoles sont au care et au compagnonnage. *Anthropologica*, 62(1), 93-104.
- Francoeur, J. (2023a). *Sortir du rang : la place des femmes en agriculture*. Montréal : Éditions du Remue-ménage.
- Francoeur, J. (2023b). Au Québec, des questions rémanentes pour les femmes en agriculture. *AgriGenre*. <https://doi.org/10.58079/au40>
- Gilligan, C. (1982). *In A Different Voice: Psychological Theory and Women's Development*. Harvard : Harvard University Press.

- GRéTA (2023). *Pour mieux comprendre les inégalités entre les femmes et les hommes au sein du travail agricole : le travail agricole et ses divisions entre hommes et femmes au Québec* [Rapport]. Secrétariat à la condition féminine.
- Guillemin, P. et Bermond, M. (2021). Agricultrices néorurales à l'épreuve de la séparation conjugale. *Travail, genre et sociétés*, 1(45), 97-114. <https://doi.org/10.3917/tgs.045.0097>
- Haicault, M. (1984). La gestion ordinaire de la vie en deux. *Sociologie du travail*, 26(3), 268-277.
- Herron, R. V. et Skinner, Mark W. (2012). Farmwomen's Emotional Geographies of Care : A View From Rural Ontario. *Gender, Place & Culture*, 19(2), 232-248. <https://doi.org/10.1080/0966369X.2011.572432>
- Hochschild, A. R. et Machung, A. (1989). *The Second Shift*. New York : Avon.
- Jarosz, L. (2011). Nourishing Women : Toward a Feminist Political Ecology of Community Supported Agriculture in the United States. *Gender, Place & Culture*, 18(3), 307-326. <https://doi.org/10.1080/0966369X.2011.565871>
- Lagrave, R.-M. (1983). Bilan critique des recherches sur les agricultrices en France. *Études rurales*, 92, 9-40.
- Lagrave, R.-M. (dir.). (1987). *Celles de la terre. Agricultrice : l'invention politique d'un métier*. Paris : Éditions de l'École des Hautes Études en Sciences Sociales.
- Larrère, C. (2012). *Care et environnement : la montagne ou le jardin ?* Dans S. Laugier (dir.), *Tous vulnérables ? Le care, les animaux et l'environnement* (p. 233-261). Paris : Payot et Rivages.
- Laugier, S. (dir.). (2012). *Tous vulnérables ? Le care, les animaux et l'environnement*. Paris : Payot et Rivages.
- Legarreta Iza, M. (2009). Le temps donné dans le travail domestique et de care. *Multitudes* (37-38), 106-112. <https://doi.org/10.3917/mult.037.0106>
- Mies, M. et Bennholdt-Thomsen, V. (2023). *La subsistance : une perspective écoféministe*. Paris : La lenteur.
- Molinier, P. (2013). *Le travail du care*. Paris : La Dispute.
- Nicourt, C. (2014). Le lent dévoilement du travail des agricultrices. *Vertigo*, 14(1).
- O'Brien, M. (1981). *The Politics of Reproduction*. New York : Routledge & Kegan Paul.
- Paperman, P. (2013). *Care et sentiments*. Paris : Presses Universitaires de France.

- Peter, G., Bell, M. M., Jarnagin, S. et Bauer, D. (2000). Coming Back Across the Fence: Masculinity and the Transition to Sustainable Agriculture. *Rural sociology*, 65(2), 215-233. <https://doi.org/10.1111/j.1549-0831.2000.tb00026.x>
- Pulcini, E. (2013). *Care of the World – Fear, Responsibility and Justice in the Global Age*. New York: Springer.
- Québec (s.d.). *Portrait de la relève agricole*. www.quebec.ca/agriculture-environnement-et-ressources-naturelles/agriculture/devenir-agriculteur/portrait-releve-agricole
- Rasplus, V., Guétat-Bernard, H. et Annes, A. (2023). Caring Agricultural Practices and Landscape Perceptions among Organic Farmers from Gers, France. *Noroi*, 1(266), 113-127. <https://doi.org/10.4000/noroi.13229>
- Recensement de l'agriculture de Statistique Canada, 2021, 2016.
- Sachs, C. E., Barbercheck, M. E., Brasier, K. J., Kiernan, N. E. et Terman, A. R. (2016). *The Rise of Women Farmers and Sustainable Agriculture*. Iowa: University of Iowa Press.
- Sachs, C. E. (1983). *The Invisible Farmers: Women In Agricultural Production*. Lanham: Rowman & Littlefield.
- Salmona, M. (2001). Femmes au travail dans l'agriculture en France: charges, pénibilités, souffrances, composantes des tâches et de la compétence. *Cahiers genre et développement*, 215-218. <https://doi.org/10.4000/books.iheid.5443>.
- Shisler, R. C. et Sbicca, J. (2019). Agriculture As Carework: The Contradictions of Performing Femininity in a Male-Dominated Occupation. *Society & Natural Resources*, 32(8), 875-892. <https://doi.org/10.1080/08941920.2019.1597234>
- Tronto, J. C. (2013). *Caring Democracy – Markets, Equality, and Justice*. New York: New York University Press.
- Union des producteurs agricoles (s.d.). *Travailleurs de rang*. <https://www.upa.qc.ca/producteur/sante-securite-et-mieux-etre/sante-psychologique/travailleurs-de-rang>
- Wagner, J. (1982). *Sex Roles In Contemporary American Communes*. Indiana: Indiana University Press.
- Wells, B. L. et Gradwell, S. (2001). Gender and Resource Management: Community Supported Agriculture As Caring-Practice. *Agriculture and Human Values*, 18, 107-119. <https://doi.org/10.1023/A:1007686617087>